



Alexandre Seurat

L'administrateur provisoire

Rentrée littéraire
2016



la brune au rouergue

Présentation

Qui était Raoul H. ? Lorsque pour la première fois son arrière-petit-fils entend évoquer son nom, il ne sait quasiment rien de lui. Quelques demi-vérités, des soupçons, beaucoup de silence.

Car les ombres noires de l'Occupation planent sur certaines familles, à plusieurs générations d'écart. Il faudra alors que le jeune homme traque son aïeul jusque dans les archives du Commissariat général aux questions juives. Du secret familial à l'enquête historique, *L'administrateur provisoire* dévoile ce que fut, durant la Seconde Guerre mondiale, l'action de ces administrateurs chargés de la spoliation des biens juifs.

Après l'accueil élogieux de *La maladroite*, son premier roman, Alexandre Seurat donne plus encore la mesure de son talent. Ce roman documentaire, implacable et bouleversant, est d'abord porté par la nécessité, celle de témoigner d'une période insoutenable de notre Histoire.

Du même auteur au Rouergue

La maladroite – la brune, Rouergue, 2015 (prix du livre Envoyé par La Poste).

Chez d'autres éditeurs

La perte des limites. Hallucinations et délires dans le roman européen (années 1920-1940), Honoré Champion, 2016.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou
En couverture : Photographie d'André Zucca (1897-1973).
Le quartier du Marais, Paris, en mai 1941.
Angle de la rue des Rosiers et de la rue Vieille-du-Temple.
© André Zucca/BHVP/Roger-Viollet.
© Éditions du Rouergue, 2016
ISBN : 978-2-8126-1142-1
www.lerouergue.com

Alexandre Seurat



l'administrateur provisoire

*Un homme parlera de son désir d'échapper aux vivants.
Mais ce sont les morts qui sont dangereux. C'est aux
morts qu'il ne peut échapper, aux morts qui gisent
tranquilles quelque part et n'essaient pas de le retenir.*

(Faulkner)

*Article 7 – L'administrateur provisoire doit gérer en bon
père de famille.*

C'est la nuit : un petit appartement, au premier étage d'un immeuble haussmannien. Dans la pièce qui donne sur la rue, se distinguent des masses sombres, un bureau. Parfois, dans un grondement lointain, un halo blanc passe à travers la fenêtre, et projette la silhouette mouvante des croisillons contre les murs, les meubles, l'ombre circule très vite, puis s'efface, furtive. Sur le bureau sont apparus une grosse loupe, des poinçons, des ciseaux. Un atelier. Il y a des étagères, pleines d'objets en vrac, une armoire, des cartons entassés dans un coin. D'une autre pièce, dans le noir, montent de longues respirations, sourdes, régulières : un grand lit au centre, et deux lits plus petits contre le mur du fond, les silhouettes des corps plongés dans le sommeil.

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvre, se referme. Dans la chambre, personne ne s'est réveillé. Les pas se dirigent vers l'atelier. La silhouette d'un homme apparaît dans un coin : il examine les objets, les meubles. Il est maigre, très droit. Il sort

un petit carnet, où il note quelque chose, minutieusement. Il examine le contenu des meubles, il ouvre les tiroirs du bureau, l'armoire, il fouille dans les papiers. Il se relève. Il note quelque chose dans son petit carnet. Il ne prend rien. Il s'approche du coin où sont entassés les cartons. Il sort encore son petit carnet. Il est très méthodique, apparemment il sait exactement où il va.

Il s'approche de la porte de la chambre, il la pousse légèrement : elle s'ouvre sans un bruit. L'homme regarde longuement à l'intérieur. On dirait qu'il écoute les souffles. Il ne bouge pas. Il sort son petit carnet, il y note quelque chose.

Je me réveille en sueur.

Il fait nuit. Je suis chez mes parents. J'entends des bruits en bas. Je descends les premières marches de l'escalier sur la pointe des pieds. De la lumière monte du couloir qui mène au bureau du fond, celui de ma mère : une pièce où s'entassent des affaires, nos vêtements d'été dans les tiroirs de la commode, des piles de papiers par terre et sur le bureau, sur les rebords du meuble du fond, partout.

Je me glisse dans l'ombre du couloir : j'aperçois la silhouette de ma mère, dans le bureau. Elle remue de grandes masses de papiers. Elle me paraît toute petite, au milieu des tas qui l'entourent. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

Je me replie en silence. Je remonte furtivement à l'étage. Je me recouche, mais je n'arrive pas à dormir. Il se passe quelque chose, mais je ne sais pas quoi, je sais que je ne me rendormirai plus. Je reste allongé dans le noir. Je regarde le plafond, la mince lézarde qui s'y dessine.

Un secret

Ils sont sur le canapé, en face de moi. Je les regarde fixement, j'attends sans savoir ce que j'attends. Que mon oncle, Pierre, a quelque chose à me dire, je l'ai senti d'emblée, quand ils sont entrés. Il est assis très droit, les mains croisées sur ses genoux, les yeux grands ouverts tournés vers moi. Je me demande quels traits il a en commun avec ma mère. Peut-être ce regard, une forme de sérieux qui me déstabilise, une espèce de raideur indéfinissable dans la nuque. Assise près de lui, Élisabeth, longue, fine, remue son collier de la main, tourne son bracelet. Par moments, elle a des gestes brusques, comme impatients, elle regarde ailleurs, puis se tourne vers moi à nouveau, me sourit, les yeux vifs. Ses mains à lui se décroisent, se recroisent. Il se penche vers son verre de porto, dont il prend une gorgée, le repose soigneusement.

Le lendemain de l'enterrement de mon frère, c'était elle qui m'avait écrit. Dans l'église, c'est à peine si je l'aperçois à travers la masse floue et indistincte des corps qui gravitent dans

l'orbite familiale, ils sont là tout autour de moi, comme des ombres, avec leurs mines défaites. Je ne veux pas les voir, je voudrais les tenir à distance. Je me retrouve devant ma mère, qui me regarde de loin, absente, son corps me semble très petit, très loin. Je m'assois à l'écart, je voudrais me fondre à la masse des corps anonymes. Je regarde le cercueil.

(J'entends mon frère qui pleure dans la chambre d'à côté. Mon frère essaie de dormir, mais étouffe dans la chambre à côté : chaque respiration n'est plus qu'un étouffement rauque. Puis des pas montent l'escalier, je reconnais ceux de ma mère. Bruit d'une poignée qu'on pousse, la lumière s'allume sous la porte qui sépare ma chambre de celle de mon frère. Les pas avancent dans sa chambre. Une voix parle à mon frère très bas, très doucement, je n'entends pas les mots qu'elle dit. Ma mère installe des fumigations : dans une casserole posée sur un réchaud dans un coin de sa chambre, elle a cassé deux ampoules. La vapeur monte, l'humidité se répand dans la pièce. À force de crises, les affiches sur les murs de sa chambre se gondolent.)

Ce jour-là, l'église est pleine, une foule se presse sur les bancs, des cousins éloignés de mes parents, que je n'ai vus que rarement, visages entrevus de leurs amis, et qui me semblent hostiles. À présent, mon frère n'est plus que ce cercueil – gigantesque forme sombre qui occupe toute l'allée centrale. Élisabeth m'écrit, le lendemain : ce qu'elle veut se rappeler de la célébration, ce sont les mots que j'ai dits. (Qu'il n'était pas malade. De toutes mes forces, pour que tout le monde entende.) Je la connais à peine, ni Pierre. Nous les avons toujours peu vus, ni lui, ni les deux autres frères de ma mère, Jean, Philippe. Mais elle est là, à présent, se détachant de tous les autres.

Ils sont venus à Paris pour cette réunion de famille qui, comme chaque année, a lieu chez des cousins. Monter à Paris à l'occasion de cette réunion, c'est un moyen de voir la famille sans passer trop de temps, ils restent l'après-midi, juste ce qu'il faut. Élisabeth sourit, se rappelle que, dans le temps, c'était toujours chez ma grand-mère, les réunions de famille à cette époque de l'année. *Ces réunions mortelles*, dit mon oncle, eux restaient le moins de temps possible, il hoche la tête. Vivre dans cette ambiance, c'était *l'asphyxie assurée*. Il tourne son verre lentement, il boit. Je voudrais aller droit à ce qu'il a à me dire. Mais je sens de sa part comme une gêne, ou une appréhension : il prend son temps, il parle lentement. Peu à peu, la tension monte sans que je puisse la définir ni la localiser.

Pierre dit seulement, *J'étais très proche de ta mère, enfant, adolescent*. Il a prononcé la phrase sans me regarder, puis a levé les yeux vers moi et à présent il me fixe, d'un air sérieux, presque grave – il répète, *très proche*. Il ajoute que ma mère était *très vive, très critique*. Il se rappelle des scènes à table où tous les trois, avec son frère Jean et ma mère, ils provoquaient leur père sur des sujets à propos desquels il avait ses idées, l'Église, la contraception, l'avortement, ou même des points de dogme auxquels il attachait tellement d'importance, *L'Immaculée Conception*, Pierre sourit. Ils le poussaient dans ses retranchements, et leur père répondait toujours, il ne pouvait s'en empêcher, il fallait qu'il se défende. Il n'avait aucun humour, on racontait dans la famille que ça venait de l'oflag, dont il était rentré complètement bigot.

J'essaie de deviner où il me mène. De mon grand-père ne me restent que des traces à demi effacées. Un homme maigre et glabre, et qui ne rit pas, de grandes dents, quelques cheveux rabattus sur le crâne, des gestes lents, désaccordés. Les années

de sa maladie, il s'absente, ses yeux vous fixent mais sans vous voir, avant qu'il dise quelque chose – toujours à côté. Je me rappelle surtout l'angoisse de ma mère, quand elle nous emmène le voir dans la clinique qu'elle lui a trouvée, près de chez nous, elle marche sans rien dire. Longtemps après, j'évite de prendre cette rue. Suivre les silhouettes des infirmières en blanc, croiser des corps hagards qui vous interpellent. Lui ne me voyait pas, la bouche ouverte, béante, le regard dans le vague, pas de regard.

Pierre jette un œil dehors, on dirait qu'il hésite. Il dit lentement, *Mais par certains côtés, c'était un homme original, moderne.* Dans son usine, mon grand-père crée le premier syndicat de cadres. Et on ne peut pas dire qu'il n'avait pas de talents – la crèche de papier mâché chez ma grand-mère, c'est lui. *Il était créatif, d'un certain point de vue.* Élisabeth fait la moue, voudrait parler, se retient, regarde ailleurs, elle sait ce qui vient sans doute, elle l'attend. Je cherche des indices dans son regard, mais je ne vois rien que l'impatience, qui renforce la mienne. Un bleu sombre colle aux vitres, la nuit grandit à l'extérieur, là-bas.

Elle dit, *Original, moderne, si on veut. Des talents, peut-être, d'un certain point de vue,* sa voix est ironique. Quand elle a fait la connaissance de Pierre, elle a quand même été *stupéfiée* (elle détache les syllabes) de rencontrer quelqu'un avec une telle révolte. Elle laisse passer un court silence, elle hésite peut-être, elle finit par lâcher que les premières fois où Pierre parle d'elle à ses parents, ils la traitent quand même (elle suspend sa phrase une fraction de seconde, et me regarde) de *poule*. *Alors ça y est, tu as une poule ? Tu veux nous ramener ta poule ?* Elle rit, d'un rire nerveux.

Alors Pierre reprend la parole, lentement : il ne dit pas le contraire. D'un fond de gorge, il ajoute que, quand ils étaient

adolescents, il y avait autre chose dont ils parlaient à table pour provoquer leur père – son retour d’oflag en décembre 1941. *Car être rappelé pour travailler comme ingénieur dans une usine de pneus – qui produisait pour les Allemands*, précise-t-il, avant de s’arrêter, il ajoute plus bas, *bon*, s’arrête à nouveau, son regard suspendu à tout ce qu’il n’a pas encore dit, l’atmosphère est plus dense d’un coup.

De ce retour en France de mon grand-père en décembre 1941, j’avais déjà entendu parler, mais je n’avais pas posé de questions – aucune n’avait été formulée. Un événement parmi tous ceux qui composaient l’ordre du passé qu’on n’interrogeait pas chez nous, qu’on ne contestait pas, mon grand-père était rentré en décembre 1941 pour fabriquer des pneus pour les Allemands.

Mais au moment de leur adolescence, ma mère et ses deux frères posaient les questions à table, interrogeaient leur père. *Ça n’était pas possible de dire non ?, de dire, Je ne rentre pas, est-ce qu’il n’aurait pas mieux valu rester là-bas, à l’oflag ?* Leur père ne bouge pas, ne répond pas, très droit devant son assiette, il se tait, il encaisse les questions comme des coups. À table, il n’y a plus leur père, il n’y a plus qu’un corps, très raide sur sa chaise.

Pierre avale ce qui reste de porto dans son verre. Il ajoute qu’à force de provocations, une fois qu’ils le poussaient encore, il avait fini par répondre qu’à *cette époque, quand même, les Juifs avaient beaucoup de pouvoir*. Pierre a dit ça dans un souffle, *Les Juifs avaient beaucoup de pouvoir*. Un sifflement dans l’oreille. *À table, il y avait eu un frémissement*, ajoute-t-il. Mon grand-père a les yeux exorbités, comme étonné lui-même de l’obscurité qu’il vient de lâcher, testant dans le présent l’évidence

du passé, avec peut-être la conscience, mais incertaine, que ça n'est plus vraiment permis – il essaie à tout hasard. Les trois adolescents tournent la tête, laissent échapper un sifflement. *Il n'a plus jamais répété ça.*

Élisabeth s'est arrêtée de bouger, elle regarde, elle attend, l'atmosphère est devenue électrique, mais Pierre ne dit plus rien. Elle a des gestes d'impatience, elle remue son collier, puis, après un silence, elle dit seulement, assez bas, d'un ton absent, distrait, *Et puis on ne quittait pas l'oflag si on n'avait pas des appuis.* Pierre n'ajoute rien, mais il ne semble pas surpris par ce qu'elle vient de dire, il me regarde. Et moi, je sens se nouer en moi une corde inconnue : des appuis ? Quels appuis ? C'est tout un monde glauque, opaque, qui vient de s'ouvrir sous moi – et la nausée. Je dis seulement, *Quelqu'un était intervenu ? – On ne l'a jamais su, mais c'est presque sûr,* puis il ajoute, après un moment, *En fait c'est sûr,* et il se tait. Il ne répond plus qu'au compte-gouttes.

Mais qui ? Il se tait un moment encore, puis finit par lâcher, *Son propre père.* Raoul, mon arrière-grand-père. Aucune image, page blanche, on ne m'en a jamais parlé. Qui c'était ? *Un sale type,* dit Pierre aussitôt, comme s'il voulait repousser tout ce qu'il en sait dans un endroit avec lequel il ne veut rien avoir à faire, il n'a rien à faire avec tout ça. Ils l'avaient peu connu, il était mort au début des années 60, quand ils étaient adolescents – mais le peu qu'ils l'avaient connu suffisait bien.

Chez Raoul H. (et il dit *Raoul H.* comme s'il parlait d'un étranger qui n'aurait pas porté le même nom que lui), les enfants n'avaient pas le droit de parler. Il se souvient de la tension qu'on étouffait, au cours de ces après-midi sinistres. L'été, Raoul et Henriette recevaient au château de Beauvoir, une propriété immense, un parc de dix-sept hectares, où on n'avait pas

le droit de jouer, pas le droit de courir, dont on ne pouvait pas sortir, où on n'avait le droit de rien, on y était emprisonnés. À l'heure des repas, il y avait deux sonneries de clochette – à la première on devait se laver les mains, à la seconde il fallait être à table, *sinon*, et Pierre fait un geste menaçant de la main, *une remarque cinglante cueillait les adultes, et les enfants étaient privés de repas*. Puis il résume, *Un sale type*, il essaie de sourire, comme s'il voulait se débarrasser de tout ça, de tout ce qu'il a dit, et aussi de tout ce qu'il n'a pas dit.

Mais comment mon arrière-grand-père serait intervenu ? Il avait du pouvoir ? Des amis haut placés ? Pierre ne répond pas d'abord, puis il dit, *Oui*, me regarde longuement, *Les deux*, avant de se taire. Il hésite, on dirait qu'il cherche la manière de dire ce qu'il veut dire, il ferme les yeux un instant. Quand il se remet à parler, sa voix est douce, très basse et lente : c'est seulement il y a une dizaine d'années qu'il a su par son frère Jean ce qu'il avait toujours ignoré jusque-là, et qui éclairait *tout ça*. Et c'est ce qu'il me doit depuis que mon frère est mort, dit-il, c'est ce qu'il y a à savoir, pour comprendre *des choses*, certaines *particularités* de la famille. Il articule les mots distinctement, lentement, en me regardant très fixement, puis il s'arrête un temps, respire, et Élisabeth le regarde – tendue. Puis il prend son souffle, et c'est d'un seul trait qu'il me dit que mon arrière-grand-père a fait partie du Commissariat général aux questions juives.

À cet instant, c'est le mur rouge du salon et la lumière blanche de l'applique, sur le mur d'en face, les yeux de mon oncle tournés vers moi, avec le vide. Élisabeth me regarde aussi. À un moment, je m'aperçois que je me suis tendu vers l'avant, je dois fermer les yeux.